

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 116 (1976)
Heft: 3

Artikel: Quand survient la panique
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-650369>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand survient la panique...

En période de service actif, chaque unité se trouverait, soit en garde de stationnement, soit en défense de stationnement. Les directives des commandants de division fixent d'une manière claire les buts de ces deux degrés de préparation au combat; la garde de stationnement doit par exemple empêcher les manifestations de la panique dans la population civile. Celui qui réfléchit à cette responsabilité particulière se demande avec anxiété comment il pourra lutter contre un phénomène qui touche simultanément un ensemble d'individus.

Pour enrayer un mal, il faut bien le connaître. Pourtant, si nous cherchons une définition de la panique et de réactions voisines comme la peur et l'angoisse, nous restons plus ou moins sur notre faim: Paul Robert voit dans la panique une « terreur extrême et soudaine, généralement irraisonnée, et souvent de caractère collectif ». Chez ce linguiste, on ne trouve aucun élément permettant de distinguer ou de rapprocher la peur, l'angoisse et la panique que l'on rencontre si souvent en temps de guerre.

QUELQUES DISTINCTIONS LIMINAIRES

Sans vouloir faire une étude exhaustive, nous allons établir une série de distinctions que les psychologues condamneront peut-être, mais qui faciliteront la compréhension de ce problème. Au premier abord, il semble y avoir une réaction de plus en plus forte si l'on prend ces sentiments dans l'ordre que nous venons d'indiquer. L'homme pris par la peur peut généralement contrôler les différents organes de son corps — mis à part les battements de son cœur — ses pensées et ses actes; il souffre surtout d'une pénible sensation d'insécurité ou de désarroi. Plus le risque encouru est indécis, plus la peur est forte. Chacun y est sujet: *tous* les aviateurs américains opérant lors de la deuxième guerre mondiale avouent en avoir souffert; « on l'éprouve plus facilement à l'arrière, et à l'idée du danger, que devant le danger réel (...), l'action délivre de la peur¹ ». Ne sous-estimons pourtant pas cette réaction car, comme l'écrit Montherlant dans

¹ André Soubirant, « J'étais médecin avec les chars... »

Le Songe, « aucune souffrance pour un mal accompli n'égale l'appréhension d'un mal qui n'est que menace ». La sagesse populaire a résumé cette constatation dans l'expression si courante : la « peur de l'inconnu ». Cette peur éprouvée au combat laisse parfois des traces qui nécessitent dans certains cas des traitements thérapeutiques spéciaux : fatigue générale, irritation, obsessions.

L'individu peut aussi se sentir angoissé ; dans ce cas, on note un « malaise général, accompagné d'une grande difficulté de respirer, et d'une sorte de resserrement à l'épigastre¹ ». Il faut aller plus loin, semble-t-il, et dire que le sujet perd alors le contrôle de certains de ses actes. Nombre de soldats ou d'officiers avouent avoir souillé leurs sous-vêtements d'excréments à cause de l'angoisse qui les prenait pendant le combat. Contrairement à la peur, l'angoisse se déclenche à la pensée ou à la vue d'un risque précis ; dans les deux cas pourtant, l'homme reste plus ou moins maître de lui, demeure en place et agit encore d'une manière cohérente, bien qu'il perde une partie de ses moyens. Ne dit-on pas que seul le 5 % des fantassins américains visait et tirait sur des buts précis, lors du débarquement de Normandie ?

Lorsque quelqu'un se trouve soumis à la peur ou à l'angoisse, sa volonté peut brusquement se briser ; le sujet se dresse, ses forces soudain galvanisées, et abandonne son poste sous la toute puissante impulsion de l'instinct de conservation, se comportant alors comme un cheval emballé qui ne s'arrêtera qu'au moment où les forces lui feront totalement défaut. Nous voilà face à un cas de panique individuelle, mais comme ce mouvement est le plus souvent collectif, il faut admettre que la contagion gagne l'entourage du « malade », et que l'on se trouve rapidement devant une réaction de masse presque impossible à canaliser ou à stopper. Toute solidarité disparaît ; pendant l'offensive des Ardennes, certains civils prirent la fuite. Près de Bastogne, « deux personnes s'effondrèrent sur le bord de la route. La panique était telle dans la colonne, qu'il ne se trouva même pas de bon Samaritain pour leur porter secours »². En dernière analyse, la panique semble un désir irraisonné et insurmontable de fuite vers un endroit inconnu que l'on considère pourtant comme sûr.

¹ Grand Larousse encyclopédique.

² Joss Heintz, « Dans le périmètre de Bastogne », p. 63.

DES CAS CONCRETS DE PANIQUE

Quelques exemples serviront peut-être à faire progresser notre enquête. Le 8 août 1914, on annonce en Suisse que les Français se trouvent près de Saint-Louis, à cinq kilomètres de Bâle. Certaines personnes prétendent qu'un combat risque de s'engager. « Ce faux bruit s'est amplifié jusqu'à l'absurde. A Fribourg, on raconte que trente Fribourgeois auraient été tués dans une bataille à la frontière. Inutile de dire que cette bataille n'a jamais eu lieu¹ ». Inutile de dire aussi que des files de réfugiés en proie à la panique se mirent en route, se dirigeant vers le sud du pays. Le même phénomène se produisit en 1940 dans nos régions, lorsque les Allemands envahirent la Hollande et la Belgique.

Tous les historiens mettent l'accent sur les mouvements de panique qui projetèrent les civils français sur les routes au moment de l'avance nazie. Ces mouvements de population encombrèrent si bien tous les axes qu'ils empêchèrent l'armée de circuler normalement. Guy des Cars qui commandait alors une compagnie remarquait: « La psychose de fuite est tellement ancrée dans les esprits que rien ne pourra plus l'arrêter² ». Il souligne aussi que les fuyards ne pouvaient plus juger la situation avec objectivité et que certaines personnes s'imaginaient subir un bombardement, alors que les avions ne faisaient que les survoler.

Jean Lartéguy cite dans *Les Chimères noires* un cas très intéressant, parce qu'il montre la réaction de civils et de militaires. Lors de l'indépendance du Congo belge, une mutinerie éclata dans un camp militaire situé à plus de deux cents kilomètres de la capitale. Quelques officiers et sous-officiers belges se firent rosser par les Noirs révoltés. « En pleine nuit, tous ces militaires pris de panique étaient arrivés à Léopoldville entassés dans des voitures, hurlant: « Ils se sont *tous* révoltés; ils arrivent, *ils vont tuer tout le monde*³. Ce sont les femmes qu'ils veulent ». On avait vu d'autres officiers « arracher leurs uniformes et emprunter des pantalons civils (...). En une heure, la pagaille était complète. Des milliers d'hommes et de femmes s'étaient rués à l'embarcadère pour traverser le Congo et se réfugier à Brazzaville⁴. »

¹ Gonzague de Reynold, « Mes Mémoires », t. III, p. 191.

² « L'Officier sans nom », coll. « J'ai lu », p. 275.

³ Souligné par nous.

⁴ Jean Lartéguy, ouvrage cité, p. 59.

Des corps de troupe, voire des formations plus importantes subissent aussi des crises de panique. En 1941, l'Armée rouge rencontra ce problème : lorsque des chars allemands arrivaient, des compagnies, des bataillons, parfois des régiments entiers refluaient et tourbillonnaient en tous sens. Pendant la guerre de Corée, les nordistes utilisèrent des T 34 contre les sudistes moins bien équipés, qui « tentèrent d'aborder les chars à coups de grenades ou de cocktails-Molotov. Cette tactique, sans obtenir de grands succès, entraîna la mort des volontaires qui s'étaient héroïquement dévoués. Ces échecs (...) provoquèrent la panique qui, en quelques instants, se répandit dans toute l'armée sud-coréenne, à l'apparition des chars¹. »

Dès lors, nous pouvons poser la question suivante : pourquoi la panique ne s'empara-t-elle pas de la population civile dans la région de Bastogne pendant la bataille des Ardennes, alors qu'on assista à un véritable exode au cours de la campagne de France ? Pourquoi les Blancs résidant au Congo perdirent-ils tout sang-froid après les cérémonies d'indépendance ? Pourquoi des troupes bien entraînées refluèrent-elles en désordre, tandis que d'autres restaient sur place ?

RECHERCHE DES CAUSES

En considérant avec attention les cas qui viennent d'être cités, on voit de multiples causes, mais on en découvre une qui peut tous les expliquer : l'apparition de renseignements incontrôlés qui ne correspondent pas à la réalité. La plupart du temps, la panique est due à une exagération des faits. Les gens ne savent pas ce qui se passe, et, dès cet instant, les fausses rumeurs se font nombreuses. Cette explication éclaire bien l'exode provoqué par l'annonce de la prévue bataille soutenue par les Fribourgeois en 1914, et la fuite irraisonnée des Blancs de l'ancien Congo belge. Tous les Noirs n'étaient pas révoltés, ils n'avaient encore tué personne mais seulement rossé quelques-uns de leurs chefs. Et les autres cas ?

Les civils français exagéraient la cruauté des troupes nazies et prétendaient qu'elles tiraient sur tout ce qui bougeait. D'autre part, il faut savoir que les renseignements destinés à évaluer les forces de l'ennemi tendent à les grossir ; on croit souvent déceler cinquante blindés à des endroits où il ne s'en trouve que dix !

¹ Service de l'Etat-major général, « Aperçus militaires sur la campagne de Corée ».

Un envahisseur peut aussi pousser sciemment les civils à l'exode en les terrifiant. Ceux-ci iront alors se réfugier dans les lignes amies, aggravant ainsi les problèmes de ravitaillement.

D'après les informations dont nous disposons, il apparaît qu'une troupe organisée est moins sujette à la panique à cause de structures hiérarchiques plus solides que celles d'autres groupes humains. Pourtant, les raisons qui provoquent la panique dans une formation militaire sont semblables à celles qui font perdre tout contrôle à la population civile; soulignons toutefois qu'elles jouent un rôle moins important dans la mesure où les hommes sont convenablement équipés, instruits et encadrés. Sur le front russe, les Allemands remarquèrent des débuts d'affolement parce que les soldats se trouvaient face à des engins que leurs armes ne parvenaient pas à détruire, en l'occurrence des T 34. En 1940, certaines troupes françaises céderent à la panique face aux blindés nazis, car elles manquaient totalement de formations antichars. Des artilleurs s'enfuirent aussi, leurs officiers se trouvant trop loin d'eux.

... MAIS IL EXISTE DES REMÈDES!

Par bonheur, des mesures adéquates peuvent supprimer les causes et partant les effets dont nous avons parlé, mais il faut diviser les remèdes susceptibles d'enrayer la panique en trois catégories: ceux que l'on utilisera pour les civils et les militaires, ceux que l'on réservera aux non-combattants et ceux que l'on appliquera aux troupes.

Soyons certains que l'on évitera dans une large mesure l'affolement en renseignant avec exactitude la population et l'armée. Cette tâche, on l'entreprendra en temps de paix afin que chacun ait confiance dans les moyens d'information dont il dispose, car le lecteur a déjà compris que la panique provient très souvent d'un manque de nouvelles sûres.

La population civile doit se sentir soutenue, encadrée et défendue. Pour ce faire, les fonctionnaires municipaux resteront à leur poste et se montreront à leurs administrés, lorsque les combats se rapprocheront de l'agglomération; leur conduite aidera, réconfortera les indigènes, les empêchant de prendre la route de l'exode. Les responsables de la protection civile devraient œuvrer dans le même sens. L'attitude de la troupe contribuera à calmer les habitants. A titre d'exemple, citons ce qui se passa en décembre 1944, dans le petit village de Mageret près de Bastogne.

« De jeunes cyclistes grands-ducaux confirmaient (...) l'arrivée des Allemands (...). Sans le vouloir, ces réfugiés inoculaient le virus de la panique et, un peu partout, les gens se préparèrent à fuir. C'est alors qu'on vit surgir, au centre du patelin, une jeep américaine. Ses occupants (...) faisaient preuve d'un tel optimisme que les candidats réfugiés abandonnèrent leur projet (...) ¹. »

Dans les abris, les responsables cherchent à éviter l'affolement; on a remarqué que les gens supportent mieux les conséquences psychologiques des bombardements lorsqu'ils chantent. Par tous les moyens, on les occupe, on les distrait; Montherlant le soulignait en 1940: « Dans le silence contracté sous les bombes, il lâche exprès, un grand pet (...). Cela prouve qu'on peut se décontracter; en outre, cela ridiculise la dramatique situation. On rit. On se rassure ². »

« On ne sait jamais tout ce qu'on peut faire et tout ce qu'on peut supporter » déclare le même auteur dans *La Rose de sable*; chaque commandant de troupe devrait avoir cette pensée présente à l'esprit et se rendre compte que la bravoure, le courage ne sont point naturels chez l'homme. La discipline a pour but de pallier cette insuffisance. En d'autres termes, une unité risque de succomber à la panique dans la mesure où elle manque de discipline. Cependant, celle-ci ne saurait remplacer l'influence du chef; quand un adversaire résolu et bien armé attaque, « il faut que quelqu'un commande; on a besoin d'entendre une voix assurée à laquelle on peut faire confiance parce que c'est celle d'un homme qui sait comment les choses se passent et que ce n'est jamais aussi terrible qu'on le craint ³ ». Des témoignages allemands rapportent qu'après le débarquement de Normandie, seule la valeur des petits gradés empêcha la panique chez les troupes d'Hitler. Le rôle du supérieur apparaît d'une manière aussi claire dans l'anecdote suivante. A Clervaux, au début de l'offensive des Ardennes, la panique commence à gagner un régiment américain. Seul le commandant garde son calme. « Donnant ses ordres d'un ton cassant, il était dans son élément. Le bruit se répandit de chambre en chambre qu'il était particulièrement en forme, et l'atmosphère de drame s'évanouit. On craignait plus un savon du « vieux » que

¹ Joss Heintz, ouvrage cité, p. 37.

² Montherlant, « Textes sous une occupation ».

³ Jean Lartéguy, « Les Prétoriens », p. 47.

les Krauts¹ ». Comme le disait le cardinal de Retz, « il y a des espèces de frayeur qui ne se dissipent que par des frayeurs d'un plus haut degré. »

Très souvent se produisent des affolements consécutifs à une attaque aérienne, car lorsque les bombes tombent dans le voisinage, le soldat se dit en lui-même : « Cette fois-ci, c'est pour moi », et finalement ses nerfs lâchent. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas laisser les hommes tirer contre les avions avec leur arme personnelle ? Cette façon de combattre ne brille pas par une grande efficacité, mais elle empêche la panique : on s'habitue à regarder la danse infernale, et on secoue son angoisse.

Enfin, nous le soulignons plus haut, les officiers de tous grades doivent se trouver le plus près possible des combattants. En cas de revers, lorsque le commandement décroche le premier en déplaçant son PC, l'effet est désastreux, et l'on risque fort de voir des mouvements de panique parmi la troupe.

* * *

Notre conclusion semblera très optimiste, car il nous semble que l'individu et une collectivité donnée éviteront l'affolement quand ils comprendront qu'ils constituent un groupe solide, charpenté et surtout irremplaçable. D'autre part, les hommes ne sont pas tous des faibles ou des mous ; en cas de besoin, certains prendront en main le sort des gens qui se trouvent en leur compagnie, car ils comprennent que « devant l'adversité qui vous surclasse, et vous tient à merci, il n'y a qu'une arme, c'est le courage, et plus que le courage : l'intrépidité. Il suffit d'être *au-delà*. Tant qu'on n'est pas *au-delà*, tout est difficile. *Au-delà*, tout devient facile. Cette intrépidité, pour être consciente, n'en est que plus profitable². »

Premier-lieutenant Hervé de WECK

¹ John Toland, « Bastogne », p. 39.

² Montherlant, « Textes sous une occupation ».